

dans la direction du feu... Une balle frappe et emporte ce second doigt. "Je leur en donnerais bien un troisième, dit le capitaine en riant, mais ils l'emporteraient encore et ça me gênerait pour prendre du tabac..." Et il descend en riant.

Voilà l'homme, Messieurs, que je devais vous faire connaître avant de pousser plus avant dans les détails de mon histoire.

Maintenant nous allons marcher à grands pas dans les événements.

Après une traversée assez ennuyeuse, nous parvinmes à l'embouchure de la rivière Honghly, et, soit par l'absence de marée ou par toute autre chose qui manquait, nous fûmes obligés de mouiller. C'est une douce et bonne chose que le mouillage pour un être de ma nature, qui n'a pas un goût natif pour le séjour du vaisseau. La seule pensée de fouler la terre donne une joie indicible, le sol le plus aride devient un paradis, le roc le plus dur a sous les pieds l'élasticité du velours. Avec quel empressement je demandai à mon ami de m'accompagner à terre! avec quelle joie j'entendis son adhésion à mon offre! La côte n'avait rien de pittoresque et d'engageant: c'était une immense plaine stérile et sablonneuse; mais mon imagination la couvrait d'arbres ombragés, la tapissait de gazons verts comme l'émeraude, la peuplait d'oiseaux au riche plumage et aux chants joyeux.

Le grand canot fut mis à la mer pour aller faire de l'eau: le capitaine Mac-Clenchem et moi, après nous être munis de provisions copieuses, nous escortâmes jusqu'au rivage les futailles vides qu'on envoyait se remplir. Il arriva qu'une d'elles se défonça et fut abandonnée à terre par les matelots.

Moi, je donnais à mes jambes la latitude d'exercices qu'elles voulurent bien prendre, et quand la lassitude commença à se faire sentir et que l'appétit sonna l'heure du repas, mon ami le capitaine et moi cherchâmes un site convenable à notre collation... mais pas un arbre ne nous offrait son ombrage.

Le capitaine avisa la futaille vide...; nous la roulâmes à l'endroit qui nous parut le plus propice, elle nous servit à la fois d'abri et de divan, et, protégés par son ombre, nous procédâmes aux apprêts du festin.

Déjà la volaille froide avait reçu un grand échec, le jambon volait par tranches sous la lame du couteau, nous arrosions le tout d'un vin exquis, dont les douces vapeurs ramenaient à notre esprit le souvenir du pays, la mémoire des affections lointaines... Nous avions chacun porté des toasts aux amis, à la famille... Après avoir épuisé la liste des parents, nous cherchions à qui porter la santé... le capi-

taine venait de découvrir, au fond de l'Écosse, un arrière-petit-cousin auquel il n'avait jamais pensé avant son voyage, nous allions boire à l'arrière-petit-cousin du capitaine Mac-Clenchem, lorsque...

III

Oh! ici, Messieurs, dit M. Robert, il faut que je fasse une pause... Il y a trente ans que j'ai entendu le cri que je vais vous dire... et il est là... toujours là... présent; j'en ai dans l'oreille l'affreux rythme, l'infamale gamme... il n'y a pas de mots pour rendre cela, pas de phrases pour traduire ce bruit... Ouf! le frisson me court encore... dix mille diables enrhumés, ronflant, grognant sourdement à trois pas... Qui pourrait l'oublier après l'avoir entendu?... qui pourrait, sans l'avoir entendu, le comprendre?...

Le capitaine Mac-Clenchem domina assez son émotion pour me crier: "Regardez, Robert; par Dieu! prenez garde!"

Le capitaine fit un bond, qui eût défié en légèreté les chèvres de nos montagnes et les revenants des romans anglais, et il se trouva sur ses pieds, derrière la futaille. Heureusement, j'eus le temps de rejoindre mon ami et de prendre position à ses côtés, avant que la cause effroyable de notre rapide et savante manœuvre se présentât à nous à une distance de deux pas... sous la figure d'un tigre royal ou plutôt d'une tigresse. Nous eûmes plus tard, comme vous le verrez, le loisir de reconnaître le sexe de notre adversaire.

Voilà donc la lutte terrible commencée; le duel à trois, duel d'extermination, engagé. Aucun de nous, du capitaine Mac-Clenchem, du tigre et de moi, ne s'était encore trouvé à pareille affaire.

Pour champ de bataille le désert, pour rempart un tonneau, pour armes notre adresse. Voilà quelle était la position.

Comment le tigre avait-il pu parvenir jusqu'à nous sans que nous eussions même soupçonné son voisinage? Une souris n'aurait pas trouvé dans ce désert un arbre, un arbuste, un sillon pour se blottir... Ce n'était pas là, non plus en ce moment, l'occasion de discourir sur la rapidité de la course de la bête féroce. Je n'ai pas encore pensé à lire ce que les naturalistes, qui n'ont jamais vu de tigre aussi près que j'en ai vu un, ont écrit à ce sujet; plus tard, je les consulterai. Revenons à notre tonneau.

Nous étions donc, le capitaine et moi, manœuvrant autour du tonneau, dans un état d'émotion qu'il est impossible de rendre.

Une lueur d'espérance nous vint. La tigresse s'emparera peut-être des débris de notre repas? elle satisfera son appétit sur les comestibles, et méprisera, en cette cir-

constance, la capture de l'homme. Deux minutes de halte devant nos provisions nous donneraient le temps de recueillir nos esprits et de combiner un système de défense.

Vain espoir! L'œil de la tigresse dardait d'aplomb sur nous: c'était la seule proie qu'elle ambitionnât.

Plus d'une heure s'écoula, pendant laquelle nous continuâmes à faire tous les trois le manège autour de la tonne. C'était au delà des limites de la force humaine; un moment de plus, le capitaine et moi succombions de lassitude... Heureusement l'animal eut moins de patience que nous, et sa nature irritable ne s'accommoda pas de cette stratégie sans résultat.

Le tigre demeura un moment immobile, comme s'il eût médité une grande résolution; enfin, se repliant sur lui-même, rassemblant toutes ses forces, il prend subitement son élan et va franchir d'un seul bond l'obstacle qui nous sépare.

Je n'eus qu'une pensée électrique, la certitude de la mort, et je tombai à genoux. Un instant après, tout étonné de respirer encore, j'obéis à la voix de mon ami qui me dit: "Robert, montez."

Je compris alors: notre bonne étoile avait fait que le tonneau, placé debout sur son fond, présentât à la surface l'ouverture; il pencha quand le tigre fit un effort vers lui, et mon brave compagnon, avec ce sang-froid qui le distinguait, donna au tonneau, avec son pied, une direction telle qu'il le renversa entièrement sur la bête féroce. Le tigre se trouva alors dans une cage où la lumière ne pénétrait que par la bonde.

Mon ami avait franchi d'un saut la plate-forme du rempart, et il avait le pied sur ce nouveau genre de basse-fosse ou d'oubliettes que son génie et son sang-froid venaient de créer pour maintenir l'ennemi commun.

Revenu à moi, j'escaladai la tonne et je me tins près de mon ami. Le premier transport de joie fit bientôt place à une juste crainte. La réflexion nous fit voir que nous n'avions pas amélioré beaucoup notre position; nous n'avions aucun moyen de communiquer avec nos matelots postés sur la rive, nous ne pouvions longtemps vivre sur cette espèce d'esplanade en bois, sous laquelle rugissait un esclave, qui serait notre maître au moment où nous quitterions le poste.

IV

Le soleil baissait sensiblement vers le couchant, avec lui s'épanouissaient nos espérances d'être secourus.

Quoique le peu d'espace dans lequel il pût s'agiter neutralisât la force musculaire de notre ennemi, nous l'entendions gronder